

1

*« Les vrais voyageurs sont ceux-là
qui partent pour partir »*

Charles Baudelaire

Ma mère avait compris mes choix et deviné mes projets dès le début.

Un soir, elle vint dans ma chambre et me remit cinq cent euros en espèces, soit quasiment la moitié de son salaire mensuel de femme de ménage. Elle ne pleurait pas mais la tristesse se lisait sur son visage. Elle me serra fort dans ses bras. À cet instant, je me sentis fière d'elle : elle avait su outrepasser son éducation et ses croyances pour le bénéfice de sa fille. Peu de femmes maghrébines y parviennent. Elle savait qu'aucun avenir radieux ne m'attendait dans cette cité et que le pire pouvait m'y arriver. De plus, je ne me serais jamais mariée avec un homme choisi par mon père. Hors, ce dernier pouvait se montrer colérique si on ne suivait pas à la lettre ses volontés. D'ailleurs, j'avais déjà récolté pas mal de bleus pour des broutilles. Un jour, un camarade de

classe téléphona à la maison. Mon père prit l'appel et lui affirma que j'étais sortie avant de venir dans ma chambre. J'eus droit à un déluge de coups.

Ma mère savait très bien que mon bonheur dépendait de mon départ.

Je laissais un frère derrière moi. Sans être méchant, c'était l'enfant roi et surtout un garçon ! Il avait donc tous les droits. Parfois, il se montrait jaloux de moi, je ne compris jamais pourquoi. Par exemple, il me volait tout ce qui lui plaisait, pour le donner à sa dernière petite copine, ou bien il refusait de me prendre en photo alors qu'il me demandait systématiquement de le mitrailler !

D'ailleurs, mes parents ne prenaient pas non plus de photos de moi. Je n'en ai quasiment aucune jusqu'à mes vingt-trois ans.

À compter de mon départ, je n'existais plus pour ma famille. Du moins pour mon père. J'en étais attristée, mais ma liberté était à ce prix.

Je n'avais pas pris beaucoup de bagages, juste un sac de voyage. Je voulais redémarrer à zéro, rompre avec le passé.

Ironiquement, c'était un 1^{er} avril.

À cette époque je n'avais qu'un rêve : partir vivre dans la campagne anglaise. Comme beaucoup de jeunes filles, j'avais lu tous les Jane Austen, « Nord et Sud » d'Elisabeth Gaskell et les quelques Daphné du Maurier que j'avais pu trouver à la bi-

bliothèque de mon lycée. Je m'étais en fait gavée de romantisme britannique jusqu'à l'indigestion. Evidemment, je n'attendais pas le prince charmant, en tout cas plus depuis la centaine de « t'es bonne » ou de « je te kiffe grave » que j'avais entendue depuis mon adolescence.

Mes compétences étaient limitées, néanmoins ma mère m'avait élevée dans le but de faire de moi une parfaite épouse et mère au foyer. J'avais donc acquis tout l'art du ménage, du repassage et de la cuisine maghrébine. C'était donc totalement confiante que j'avais répondu à une annonce provenant d'un manoir à Penzance, une ville à l'extrémité ouest des Cornouailles, pour un poste de bonne à tout faire. Bien évidemment, j'avais menti sur mon CV. J'avais du mal à croire que mes expériences au McDo ou à Kiabi auraient pu faire fantasmer un bourgeois anglais, à moins qu'il n'ait voué une affection particulière pour les nuggets et les vêtements bon marché !

J'avais visionné un documentaire sur les Cornouailles après que mes parents aient fini les épisodes d'Alerte Cobra qui passaient en boucle sur TMC. Je n'ai pas tout retenu du film, mais j'avais été séduite par la beauté des paysages et la proximité de la mer. Et je ne m'étais jamais baignée dans la mer.

Je savais que mon prénom, Norah, existait aussi

en langue anglaise pour l'avoir entendu dans des séries et des films. Un bon signe.

J'étais excitée et inquiète. En fait, je mourrais de peur ! Je n'avais quitté Sarcelles que pour quelques étés en famille en Algérie dans un petit village de la Wilaya de Tiaret. Mais là, je plongeais dans l'inconnu, comptant sur l'efficacité des méthodes Assimil pour débutant et Assimil perfectionnement. J'avais toujours eu des bonnes notes au lycée en anglais, j'avais fait beaucoup de progrès à l'oral grâce à un professeur qui passait son temps à m'interroger. De plus, dès que possible, j'aimais regarder les films en versions originales. Je comptais donc sur tout cet arsenal pour faciliter mon intégration en Angleterre.

Mon billet pour l'Eurostar en poche, je pris le métro jusqu'à la gare du Nord, gare que je connaissais bien pour avoir travaillé dans une boutique de souvenirs à l'entrée du métro. Cet emploi n'avait pas été déplaisant et m'avait permis de tester un peu mon anglais. Et puis nécessité fait loi.

Le train était à l'heure et j'étais bien installée en seconde classe. Le prix du billet était prohibitif pour moi. En clair, ça m'avait coûté un bras, et je priais pour ne pas à avoir à payer un billet retour. Le tunnel sous la manche me parut interminable et sinistre malgré l'éclairage du wagon, cette impression était accentuée par tous les sons émis par le

train. Personne n'avait donc pensé à tourner un film d'horreur dans ce cadre ? J'imaginai un tueur psychopathe décimant les passagers, de première classe de préférence, ou des créatures souterraines assoiffées de sang humain, britannique si possible.

J'arrivai à l'heure prévue à King's Cross St. Pancras. Je fis une partie du trajet pour Paddington en métro et l'autre à pied afin de profiter un minimum de la capitale. J'ai tout de suite aimé ces rues et avenues, ces bâtisses imposantes et pleines de prestance, et je me promis d'y revenir très vite. Rêveuse, je manquai de me faire renverser par une voiture. Je ne regardais pas encore du bon côté. Et puis, j'avais passé vingt-trois ans de ma vie à Paris à traverser n'importe comment, difficile de changer ses habitudes.

Enfin, je pris un train pour Penzance, qui me coutât l'autre bras plus un œil. Les cinq heures de voyage, bien qu'elles me parurent longues, me permirent de découvrir des paysages variés et magnifiques. Cela me conforta dans mon choix, retira une partie de mes doutes et de mes angoisses.

J'arrivai à destination en milieu d'après-midi, mais je n'avais rendez-vous que le lendemain au manoir. La journée de trajet m'avait épuisée. J'eus donc plaisir à rejoindre le *bed and breakfast* que j'avais réservé sur internet. L'enseigne était discrète mais suffisamment visible. La femme qui m'ouvrit

la porte me plut tout de suite. Son large sourire était rassurant. Doux peut-être parce qu'elle avait les dents du bonheur et des yeux rieurs. Une charmante quinquagénaire. Fiona était divorcée depuis quatre ans, son mari lui ayant préféré une jeune chinoise rencontrée sur le net.

Comment aurais-je pu rivaliser avec le charme des yeux bridés, m'expliqua-t-elle.

Elle n'avait jamais quitté les Cornouailles sauf pour son voyage de noces à Rome qu'elle trouva magnifique, bien que bruyant. Et puis les italiens étaient un peu trop velus à son goût.

Le *bed and breakfast* lui permettait de gagner sa vie correctement et bien qu'échaudée par son premier mariage, elle gardait l'espoir de voir, un jour, arriver un charmant commercial bien sous tous rapports. Le prince charmant moderne en somme. S'il pouvait ressembler à Ruppert Everett, version hétérosexuelle, ce serait parfait.

– Vous êtes Espagnole ?

– Euh non, mes origines sont plus au sud, en fait mes parents sont Algériens.

Une expression d'angoisse passa furtivement sur son visage.

– Mais pas terroristes ?

– Pas que je sache... non je plaisante, ils ne sont évidemment pas terroristes.

Peut-être aurais-je dû me faire passer pour une

Espagnole ? Cependant, la langue de Cervantès m'échappait beaucoup plus que celle de Shakespeare.

J'apprendrais plus tard que Fiona était un cas à part.

Tout était fleuri et, bizarrement, la porcelaine était aussi bien assortie à la tapisserie qu'à la literie des chambres.

Mon matelas avait la fermeté d'un marshmallow, la petite sieste de trente minutes que je m'offris fut néanmoins réparatrice. Je me réveillai avec suffisamment de temps pour faire un tour en ville.

Penzance est une très jolie ville avec de charmantes ruelles et une côte magnifique. Je finis par m'installer sur une plage et admirer la vue sur Saint Michael's Mount, le Mont St Michel d'ici, les galettes pur beurre en moins... La mer m'impressionna. C'était si beau, si immense, si serein ! J'humai les embruns avec délice, j'aimai le goût du sel qu'ils déposaient sur mes lèvres. Je trempais mes pieds dans l'eau. Quelle douce sensation que celle du sable entre mes orteils ! En même temps c'était vraiment difficile de s'en défaire, quelle calamité, ça collait ! C'était la première fois que je voyais la mer et c'était tellement mieux qu'à la télévision !

Je finis ma promenade par le Trengwainton Garden où je ne pensais pas croiser autant de plantes tropicales, surtout en plein cœur des Cor-

nouailles. Les sentiers tout du long m'avaient permis de croiser magnolias, camélias, primeroses. A l'époque je ne connaissais ces fleurs ni de vue ni de nom. Un lieu vraiment ressourçant. J'hésitai à aller au café mais préfèrai rentrer dîner à l'heure anglaise.

Mon hôtesse avait entendu que je ne prenais pas de porc et l'avait compensé par de la nourriture végétarienne. Ce n'était pas plus mal, j'avais envie de manger léger de toutes manières. Mon estomac n'était pas habitué à se sustenter aussi tôt. Nous dinâmes ensemble dans une salle à manger aux meubles classiques, en bois sombre, et de bonne facture. J'en profitai pour demander le chemin pour le Manoir de Blueview de la famille Marshall. Apparemment, il me fallait prendre un car et marcher cinq minutes. Suite à sa question, j'expliquai à mon hôtesse pourquoi je m'y rendais. Elle en fut surprise : après tout, il y avait des filles très bien et très compétentes en Angleterre.

– Loin de moi l'idée de prendre le travail de jeunes anglaises. Mais je suis sûre que certaines ont aussi plaisir à s'expatrier en France.

J'allais ajouter... en fait non. Le temps de la traduction du français vers l'anglais dans ma petite tête permit à Fiona de sortir et de revenir avec des boîtes de jeux.

Après une partie de Scrabble où je me fis battre à

plate couture, évidemment, je laissai mon hôtesse le sourire aux lèvres et allai me coucher. Je voulais être en forme pour le lendemain, malheureusement je stressais ; donc le sommeil ne vint pas tout de suite. Des questions se bousculaient dans ma tête. Avais-je fait le bon choix en quittant la France et les miens pour me perdre dans une province anglaise ? Comment allaient être mes employeurs ? Mon travail ? Mon cadre de vie ? D'un autre côté, en France, je passais de petit boulot en petit boulot ; mon nom était souvent un handicap, je le savais. À compétences égales, mes amies ayant un patronyme français décrochaient des entretiens alors que j'essuyais des refus sans avoir eu la chance d'avoir un rendez-vous pour démontrer ma valeur. Cela faisait cinq ans que je cherchais un contrat à durée indéterminée, je commençais à désespérer de faire carrière quelque part. Par ailleurs, j'avais grandi et vivais avec un père si strict et si traditionaliste qu'il m'était difficile de m'épanouir. Je ne tenais pas à finir dans un mariage arrangé. Bien sûr, toutes les familles maghrébines n'étaient pas comme la mienne, j'en avais côtoyé des beaucoup plus modernes, plus ouvertes avec les femmes, mais je n'avais pas eu la chance de naître dans l'une de celles-là.

Finalement et contre toute attente, je finis par m'endormir d'un coup et mes rêves furent positifs, emplis de fleurs, de manoirs et... de parties de Scrabble perdues au grand plaisir de Fiona.